



Elle resta ainsi un long moment à rêver sur la terrasse.

(p. 463r)

C. I.

LIVRAISON 581

— J'essaierai de le devenir, promet Amy, lui tendant sa main, qu'il garda un moment dans la sienne en la pressant affectueusement tandis qu'il plongeait un regard inquiet dans ses pupilles :

— Peux-tu me promettre que tu t'efforceras sérieusement d'y arriver?

— Oui, James. Et je sais que j'y arriverai quand le poids qui accable et étouffe mon âme aura disparu. Je veux dire, quand cette épouvantable affaire Dreyfus sera close...

— Mais, Amy, pourquoi te tourmentes-tu, puisqu'elle est close depuis longtemps? Dreyfus est libre et vit au sein de sa famille. Il est probablement parfaitement heureux et ne pense plus à son malheur. Les hommes se consolent rapidement des vicissitudes les plus douloureuses!

— L'épreuve que Dreyfus a subie n'est pas seulement une « vicissitude douloureuse », c'est un affreux martyr, qu'il a oublié aussi peu que moi, qui en suis une des causes.

— Il faut te résigner, Amy et laisser aller les choses.

— C'est tout ce qui me reste à faire, car je ne peux rien changer à ce qui est arrivé. D'ailleurs, d'après moi, ses années d'exil n'ont pas été pour lui les plus douloureuses.

— Lesquelles, alors?

— La souffrance la plus atroce pour lui doit être de voir son honneur et son nom souillés à jamais. Il ne retrouvera pas le bonheur avant d'être réhabilité. Cela dépend un peu de moi, car je pourrais le délivrer de la marque déshonorante que le colonel Henry lui a infligé. Je ne me sentirai pas heureuse avant de l'avoir fait.

— Oh! mon Dieu! s'exelama James excédé et désespéré. Si seulement tu ne t'obstinais pas à te tourmenter

avec ces remords absurdes! Tu gâches ta vie et la mienne!

Il se leva soudain et, les mains derrière le dos, se mit à se promener dans la pièce.

— Calme-toi, enfin, James, dit Amy.

— Comment veux-tu que je reste calme? cria-t-il en serrant la mâchoire. Tu me prouves que tu aimes toujours Dreyfus en reparlant sans cesse de cette déplorable affaire.

— Non, affirma-t-elle, d'un timbre grave. Je te jure que je ne l'aime plus. Tout ce que je veux, c'est réparer ma faute.

Il s'arrêta et asséna sur elle un regard perçant qu'elle soutint sans se troubler.

— Essaie de me comprendre, murmura-t-elle. Ce que j'ai fait, je l'ai fait spontanément, dans un élan passionné. Je croyais aimer Dreyfus et je me suis vue dédaignée. Une haine aveugle et farouche se leva dans mon cœur. Le colonel Henry sut l'attiser par ses tracasseries continuelles. Ce fut la première cause du crime atroce.

Elle baissa la tête et ils restèrent silencieux, chacun absorbé par ses propres pensées. Enfin, Wells déclara :

— Tu as voulu avouer ton délit aux officiers de l'Etat-Major. S'ils ne t'ont pas écoutée, ce n'est pas de ta faute. Tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir.

— Non, James, il me reste encore beaucoup à faire. Si on avait acquitté Dreyfus, ce qui n'est pas le cas, tout eût été différent. Mais maintenant, il faut que j'avoue ma faute à un autre qui, cette fois, devra m'écouter.

— Tu n'as pas sérieusement l'intention de te livrer à la justice?

— J'écirai à Dreyfus, dit-elle d'une voix qui trahissait une résolution farouche et inébranlable. Je lui écrirai pour me confesser à lui et lui demander pardon.

Wells tomba dans un abîme de réflexions...

— Dans le second procès, il ne s'agissait plus du tout du faux, lança-t-il.

— Peu importe, trancha Amy. C'est ce faux qui a déclenché l'avalanche d'événements dramatiques. Une fois que j'aurai prouvé qu'il s'agissait d'un faux, toutes les autres accusations se réduiront à rien.

Wells haussa les épaules :

— Tu en doutes, James ? Pourtant il en est ainsi. Je t'en supplie de tout mon cœur, ne t'oppose pas à mes intentions. Songe que je suis une femme malade et que mes jours sont comptés. Tôt ou tard, chacun de nous doit se présenter devant le Tribunal suprême. Moi je voudrais alléger mon âme accablée de quelques-unes des fautes que ma conscience me reproche si amèrement.

— Fais comme tu veux, Amy, dit-il avec résignation. Notre bonheur en sera détruit et mon existence attristée à jamais.

Elle leva les yeux vers lui et vit que sa bouche avait une crispation douloureuse.

Elle en fut émue et ses yeux se remplirent de larmes. Levant les deux mains vers son ami, elle dit d'une voix implorante :

— Pardonne-moi, chéri. Fais un effort pour comprendre qu'en ce moment je suis trop malheureuse pour pouvoir penser à mon bonheur.

Il lui prit les mains et y pressa un instant son visage brûlant. Amy sentit qu'une émotion intense le faisait vibrer comme une feuille au vent.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle, comme je souffre de le voir aussi malheureux.

Elle sentit une immense douleur déchirer les vieilles plaies de son cœur.

— Parlons d'autre chose, dit-elle d'une voix conf nue quand il se fut redressé. J'ai été sotte d'entamer ce

sujet justement aujourd'hui. J'ai gâché notre belle journée.

— Que m'importe que ce soit aujourd'hui ou une autre fois ! Il vaut mieux en avoir le cœur net, dit-il en haussant les épaules.

D'un geste saccadé, il releva la manche de son vêtement et jeta un regard sur sa montre-bracelet :

Les yeux d'Amy se posèrent sur les fenêtres embrasées par les derniers reflets de l'astre couchant.

— Regarde, comme c'est beau ! dit-elle en se tournant vers James. On dirait que toute la maison est en flammes !

James acquiesça machinalement en jetant au dehors un regard distrait.

Alors, Amy prit son bras et, se serrant tendrement contre lui, elle s'exclama avec enthousiasme :

— Oh ! James, c'est un vrai paradis ! Tu y passeras encore bien des jours heureux !

Il la regarda sans rien dire. Mais elle lut dans ses yeux : Il n'y aura pas d'heures heureuses pour moi si je dois y être sans toi !



CHAPITRE DLX

L'ARRESTATION

Pendant tout le temps que dura l'interrogatoire de son mari par le commissaire, Yvonne se sentit rongée par une impatience mortelle et par une insurmontable crainte.

En proie à une agitation fébrile, elle poussait de profonds soupirs et parcourait le couloir de long en large.

Les agents ne la quittaient pas des yeux. Une fois elle s'approcha involontairement de la porte derrière laquelle on interrogeait son mari et l'un des plantons lui dit sèchement :

— Madame Melan, n'essayez pas d'écouter. Asseyez-vous ici et ne bougez plus.

Il lui indiqua une chaise cannée qui se trouvait placée dans le couloir, à une distance suffisante de la redoutable porte.

Yvonne se laissa tomber sur le siège, appuya ses deux coudes sur ses genoux et, en proie à une émotion intense, elle dissimula son visage dans ses mains.

Les deux agents échangèrent un long regard d'intelligence, dans lequel elle lut clairement leur pensée :

— Son agitation la condamne, semblaient-ils dire.

Renard avait aperçu le regard échangé par les deux plantons et il jugea bon d'expliquer à ces gens l'attitude compromettante, en apparence, d'Yvonne. Il dit avec indifférence :

— De tels événements vous mettent dans un état épouvantable, j'ai certainement de bons nerfs et pourtant...

— Taisez-vous ! dit le sergent de ville.

Renard devint très pâle et la rigueur de cette injonction le mit en colère.

— Nous ne sommes pourtant pas des malfaiteurs, s'écria-t-il hors de lui, pour nous traiter de la sorte. J'irai me plaindre de vous.

— Vous en reparlerez plus tard, pour le moment, vous êtes prié de vous taire.

Renard leur adressa un regard plein de colère, mais il n'osa pas répliquer. Ou plutôt, il ne trouva rien à leur dire.

Les yeux dans le vague, le cœur débordant de rage et de rancœur, il se remémora chacune des paroles prononcées par le commissaire.

Il avait cherché à être prudent au cours de ses dépositions et pourtant, il se disait maintenant qu'il lui avait échappé beaucoup de choses auxquelles il eut mieux valu ne pas faire allusion. Comment avait-il pu être si bavard ?

Il avait été tout à fait maladroit de déclarer que Mme Melan avait exprimé le désir qu'on ne fit point part des visites quotidiennes de son mari à Mme Schack. Evidemment, cette dissimulation ne pouvait qu'intriguer le méfiant commissaire de police.

Mais cette sotte Nina qui était cause de tout ce mal. Si elle n'avait pas eu la stupidité d'aller raconter qu'on l'avait priée de se taire sur ce détail, il ne lui serait

certainement pas arrivé à lui, Renard, de parler de ces choses si dénuées d'intérêt.

Tourmenté par une inquiétude intolérable, il se mordit la lèvre nerveusement.

Mon Dieu! comme il pouvait être facile de soupçonner Melan d'avoir commis ce crime! Et pourtant il était incontestablement innocent de cet affreux homicide! Mais, hélas! on rencontrait dans sa vie antérieure tant de faits étranges qui l'accablaient! Comment un commissaire de police, victime de la déformation professionnelle propre à son métier, n'irait-il pas, tout naturellement, inculper cet homme qui n'était pour lui qu'un récidiviste et un malfaiteur endurci?

Il ne put s'empêcher de regarder Yvonne qui, la tête dans ses mains, ne laissait pas voir l'expression de sa physionomie. Sans doute, pleurait-elle car, par intermittences, ses épaules frissonnaient involontairement.

Enfin, après une attente qui lui sembla avoir duré un siècle, la porte de la chambre s'ouvrit et Melan, accompagné du commissaire, sortit.

Yvonne découvrit son visage et aperçut, avec surprise, son mari, que le commissaire conduisait dans la chambre à coucher de Mme Schack; les deux agents les suivirent.

Au bout d'un petit instant, on la pria à son tour de venir dans la chambre.

Elle dut décrire en détail au commissaire comment elle avait trouvé Mme Schack, ce qu'elle lui avait dit et ce qu'elle avait fait ensuite. La porte de la véranda était-elle bien fermée? lui demanda-t-on. Peut-être dans son émotion, avait-elle tourné la clef à l'envers dans la serrure?

— Je sais très bien que je n'ai touché à rien, dit-elle d'un ton convaincu.

— Bon, et la porte de la chambre de la victime? L'avez-vous laissée ouverte en retournant vous coucher?

Yvonne répondit sans hésiter :

— Oui, madame Schack dormait toujours avec la porte ouverte.

— Etait-ce là une chose connue de tout le personnel de la maison?

— Je crois bien.

— Votre mari le savait-il également?

— Non, comment mon mari aurait-il pu le savoir, il n'appartenait pas au personnel de la maison?

— Il aurait pourtant pu arriver que vous le lui ayez dit. Etes-vous bien sûre de ne pas l'avoir informé de cette particularité. Cela ne vous est-il vraiment pas arrivé?

— Je suis certaine que cela ne m'est pas arrivé, affirma-t-elle avec netteté.

— Le médecin légiste a constaté que le crime avait dû être commis entre trois et quatre heures et demie du matin. Vous venez de déclarer que votre mari avait passé toute la nuit dans votre chambre; de son côté, il prétend, lui, être sorti vers quatre heures. Que dois-je croire de tout cela?

Il la regarda dans les yeux espérant que cette observation allait la démontrer. Il n'en fut rien et la jeune femme, conservant toute son énergie et pleine de confiance en son mari, répondit :

— Si mon mari vous a dit cela, c'est qu'il en est ainsi. Je ne sais rien de précis, puisque j'ai dormi profondément jusqu'à une heure avancée de la matinée.

— Pour quelle raison aviez-vous demandé au domestique et à la femme de chambre, de cacher à Mme Schack la visite quotidienne que vous rendait votre mari dans votre chambre?

Cette question troubla Yvonne à un tel point qu'elle ne se sentit pas capable de répondre tout de suite.

Le commissaire mit un terme à son hésitation. Il lui dit en faisant un geste sec :

— Allons, maintenant, nous allons partir et nous reviendrons plus tard pour reprendre notre entretien. Vous pouvez vous en aller; mais, surtout, vous ne devez pas quitter la maison.

Le commissaire s'en fut chercher les autres fonctionnaires et les chargea de prendre quelques clichés photographiques de la chambre du crime.

Yvonne revint à l'office.

Son regard rencontra les plis postaux reçus le matin et qui étaient restés sur la petite table de cuisine. À côté des lettres se trouvait une serviette en cuir brun. Elle resta indécise devant la table.

Renard s'avança vers elle.

— Ne touchez pas cela, madame Melan; les gens de la police vont les prendre, l'un d'eux a déjà apporté une serviette pour les transporter.

Yvonne n'insista pas et monta dans sa chambre.

Mais, en entrant, elle poussa un petit cri de surprise. Des mains étrangères avaient touché à tous ses papiers, déplacé toute la correspondance qui se trouvait sur sa table de travail, elle éprouva un sentiment de colère à l'égard des intrus qui s'étaient permis de causer ce désordre.

Les lettres que son mari avait écrites la veille au soir, n'étaient plus là; les tiroirs du bureau venaient d'être scellés.

Cela réveilla en elle le douloureux souvenir des perquisitions opérées, autrefois, dans son appartement et elle sentit que son existence allait être à nouveau brisée par cet affreux malheur.

— Mon Dieu! pourquoi le destin est-il donc si cruel envers nous! Pourquoi s'acharne-t-il impitoyablement sur nous! dit-elle en gémissant.

Vaincue par la douleur, elle s'effondra sur la chaise de son bureau. Pour la première fois, elle comprit dans toute son ampleur la portée du crime commis. La douleur qu'elle éprouvait en pensant à la déplorable fin de sa bienfaitrice lui déchirait le cœur. Bien que Madame Schack eût été quelque peu indifférente à l'importance du travail qu'elle imposait à sa collaboratrice, celle-ci, cependant, l'aimait vraiment et sincèrement, car elle avait toujours été pour elle très bonne et très cordiale.

Elle se souvint que Mme Schack lui avait dit, au cours de sa dernière soirée, hélas ! qu'elle serait un jour récompensée de son sacrifice, que le jour où elle viendrait à fermer les yeux, elle lui laisserait tout en héritage !

— Oh ! mon Dieu ! pensa Yvonne, pourvu qu'elle ne m'ait pas instituée légatrice universelle ? Un tel document serait terriblement compromettant pour nous !

Elle n'avait qu'un modeste désir : quitter cette maison avec son mari, aussi pauvre qu'elle y était entrée, mais riche de sa liberté et de son honneur. Elle ne voulait plus revivre les tourments qu'elle avait déjà eu le malheur de connaître. Il lui semblait qu'ils en mourraient l'un et l'autre.

Pleine d'inquiétude, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dans le jardin. Les inspecteurs examinaient le soi autour de la vérandah.

Ils avaient découvert des traces de pas et ils en prenaient les mesures et le contour.

Renard fit soudain irruption dans la chambre : dans son émotion, il avait oublié de frapper.

Il s'arrêta au milieu de la pièce et, se passant la main dans les cheveux, il gémit :

— C'est effrayant de voir des choses pareilles ! Non seulement la mort de cette bonne Mme Schack, mais aussi la misère que cela représente pour nous. Qu'allons-nous faire, maintenant ? Nous n'avons plus d'emploi ici ?

Où pouvons-nous en trouver un ? Cette oie de Nina va sûrement trouver vite quelque chose, mais moi ? Je suis un vieux bonhomme, moi, qui voudra me prendre ?

Il regarda Yvonne d'un air perplexe.

— Et vous, qu'allez-vous faire, madame Melan ?

— Je n'avais pas encore réfléchi à cela, Renard, dit-elle tristement.

— Non, non, naturellement pas. En ce moment, nous sommes tous préoccupés par d'autres choses qui passent avant la question de trouver un emploi. Mais je vais m'en aller ; sinon on pourrait me trouver dans votre chambre : cela pourrait attirer les soupçons sur vous.

Il se dirigea vers la porte, mais avant de l'ouvrir, il se retourna encore une fois et dit :

— Les policiers sont en train de prendre sur plâtre les empreintes des traces de pas qu'ils ont découvertes. Le malfaiteur a dû pénétrer dans la chambre du premier en grimpant par la vérandah, autrement on ne pourrait pas expliquer comment la porte de la vérandah pouvait se trouver fermée après son passage. Selon toute vraisemblance, il devait se trouver déjà dans la chambre du premier lorsque vous êtes entrée.

— Oui, sans doute, approuva Yvonne, et à cette pensée, elle sentit un frisson la parcourir.

— Ce qui est vraiment surprenant, c'est la question de savoir comment le misérable a pu sortir de la maison, car ce matin, la porte était fermée comme à l'ordinaire. Allons, nous le saurons bien un jour. Je crains seulement qu'on ne commette, auparavant, quelques erreurs dont des innocents auraient à souffrir. C'est une chose si fréquente dans des cas semblables, il est bien rare qu'on arrête le coupable, aussitôt après le crime ; dans la première émotion, on arrête toujours des gens qui n'y sont pour rien.

Renard aurait pu parler également de certaines er-

reurs judiciaires, mais il ne crut pas utile d'alarmer davantage son interlocutrice.

Il sortit de la chambre à pas lents.

Personne n'avait remarqué sa visite à Yvonne. Nina était dans sa chambre où elle préparait déjà ses valises en vue de son départ. Elle avait expliqué au commissaire qu'elle aurait aimé s'en aller dans la journée, car elle appréhendait de se trouver la nuit dans la maison du crime. Le commissaire ne s'était pas opposé à ce qu'elle s'en allât. Il était bien évident, en effet, qu'elle n'avait été nullement mêlée aux terribles événements de la nuit précédente.

**
*

Il était déjà midi et les policiers étaient toujours là. C'était dans la maison un va-et-vient continu que Renard suivait avec un grand intérêt.

— Vont-ils finir par s'en aller, pensa-t-il.

Il se rendit dans la cuisine et fit du café.

Puis, il en porta une tasse à Yvonne. Il la trouva recroquevillée sur une chaise, les joues brûlantes de fièvre.

Elle allait porter à ses lèvres le liquide bouillant, lorsqu'un violent coup donné dans la porte la fit sursauter. L'un des policiers entra :

— Madame Melan, je dois vous informer que nous emmenons votre mari.

Yvonne bondit :

— Il faut que je lui parle avant son départ, huria-t-elle.

Elle s'élança vers la porte où se tenait le policier.

— Restez ici; vous ne pourrez plus lui parler maintenant, il est déjà parti.

Elle revint à sa chaise, s'y laissa tomber et promena autour d'elle un regard désespéré.

L'inspecteur avait déjà quitté la chambre.

Yvonne ne bougeait plus, elle était assise les mains posées sur le dossier de sa chaise : Renard s'approcha d'elle et lui caressa les mains paternellement.

Soudain, elle saisit les siennes et lui demanda en les serrant de toutes ses forces :

— Renard, croyez-vous que mon mari sera accusé.

— Non... non, je ne pense pas.

Il disait cela pour la calmer, mais le ton manquait de conviction.

— Voulez-vous descendre au rez-de-chaussée et vous renseigner auprès des policiers.

— Je ne crois pas qu'ils voudront me donner des renseignements, Madame Melan, mais je vais toujours essayer.

Son absence dura longtemps.

Il revint assez énervé.

— Quand ils ont décidé de ne pas parler à quelqu'un, ils ne lui adressent pas une parole, dit-il. Mais vous pouvez vous tranquilliser, Madame Melan, votre mari ne sera sûrement pas mis en prison. Ils n'ont aucune raison pour faire cela.

A la fin de l'après-midi, on vint chercher le corps de la victime pour le transporter à l'institut Médico-légal. Une foule considérable assistait, devant la porte, à la levée du corps.

Les policiers fermèrent à clé les pièces du rez-de-chaussée.

Renard se renseigna sur la question de savoir s'il

était tenu, ainsi que madame Melan, de rester provisoirement dans la villa.

L'inspecteur à qui il s'adressa lui répondit :

— Il faut que vous cherchiez tout de suite un autre logement. Tant que vous n'aurez rien trouvé, vous resterez, avec Mme Melan, dans cette maison. Avant de changer de domicile, vous aurez à en faire la déclaration, au commissaire de police le plus proche.

Renard monta dans la chambre d'Yvonne qui se trouvait toujours dans le même état de prostration.

— Pour le moment, il nous faut rester ici, dit-il.

Un silence lugubre régnait dans la maison.

Le soir tomba. L'oreille tendue, Yvonne et Renard épièrent les moindres bruits provenant de la grille du jardin et qui auraient pu être les pas de Melan.

Plus les ténèbres de la nuit devenaient épaisses, plus leur inquiétude grandissait.

Le vent s'était levé et produisait un insupportable grincement en passant dans la marquise de la véranda, ce bruit continu eut pour effet d'agacer le vieil homme.

— Ils ont oublié de fermer la porte de la marquise, dit-il, je vais descendre dans le jardin pour la fermer.

En arrivant sur le perron de la villa, il s'aperçut qu'elle était toujours assiégée par une foule de curieux désireux de voir « la maison du crime ».

Nina, qu'on avait envoyée chercher un journal du soir, revint en se frayant difficilement un passage à travers la foule.

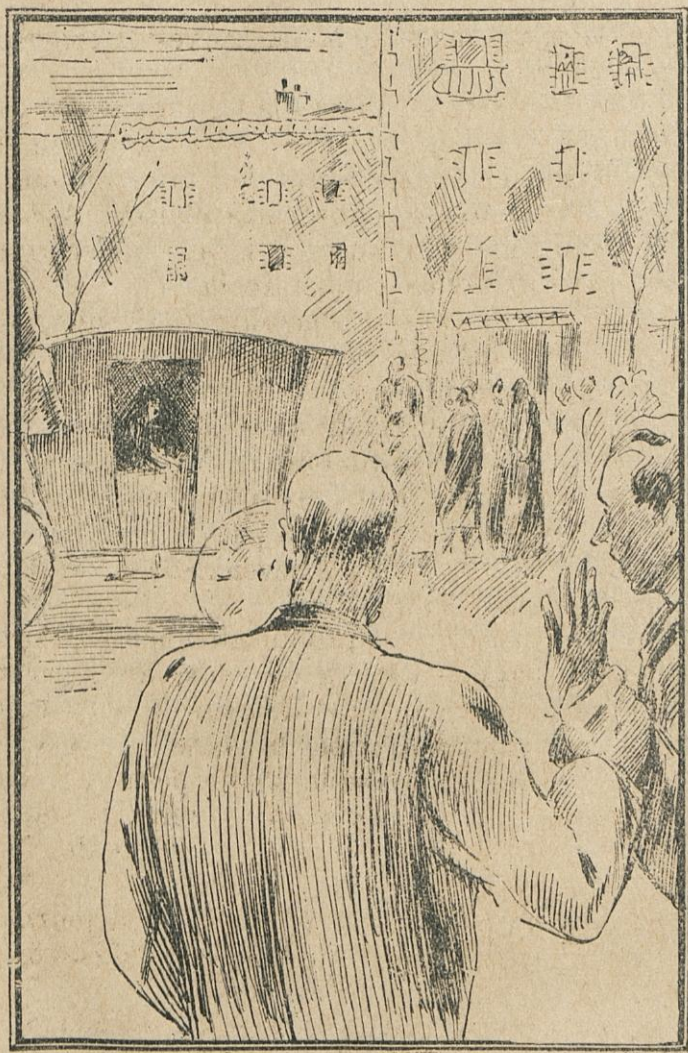
Renard prit le journal et le porta à Yvonne.

A peine l'eût-elle déplié que son regard rencontra un titre imprimé en caractères gras :

« Arrestation de l'auteur présumé du crime d'Epinau. »

Elle lut l'article d'un trait :

« Comme nous le faisons remarquer dans notre édi-



*Au premier rang des spectateurs, elle venait de reconnaître
James Wells.*

(p. 4632)

tion de midi, le mystère qui entourait la mort de Mme Schack, la rentière assassinée dans sa villa, au cours de la nuit dernière, n'a pas tardé à s'éclaircir. Dès le début de l'après-midi, les recherches poursuivies activement par la police, ont abouti à la découverte des auteurs probables de l'horrible meurtre. Il s'agirait du dessinateur Hugues Melan, lequel avait été emprisonné, dernièrement, sous l'inculpation de haute trahison, mais que, faute de documents probants, on avait du relaxer, et dont l'attitude, au cours de l'interrogatoire ne laisse aucun doute sur sa culpabilité. Sa femme remplissait les fonctions de secrétaire auprès de Mme Schack et habitait dans la maison même où le meurtre a été commis, l'assassin semble avoir eu un complice.... »

Yvonne laissa la feuille s'échapper de ses mains, un cri étouffé venait de jaillir des profondeurs de sa poitrine. Elle sentit une grande faiblesse s'emparer de tout son être, elle se renversa en arrière et appuya sa tête sur le dossier de sa chaise. Atterrée, il lui sembla que tout s'effondrait autour d'elle. Sous le fardeau de cette excessive douleur quelque chose venait de se rompre en elle.



CHAPITRE DLXI

LA DISPARITION DU FIANCÉ

Marie, la jeune ex-secrétaire de Mme Schack avait appris par les journaux la nouvelle du crime d'Epinay.

La fin tragique de cette femme avec qui elle avait passé dix années de son existence, lui causait une profonde émotion.

Elle attendit impatiemment le retour de son fiancé, pour lui parler de cet événement, mais celle-ci demeura pendant plusieurs jours invisible.

Ce ne fut qu'une semaine après le crime que Marie revit son fiancé.

La veille du mariage il l'attendit au café Prunier.

Dès son arrivée, Marie éprouva aussitôt le besoin de lui parler de l'effroyable crime.

— Que dis-tu du crime d'Epinay ?

— Que c'est très regrettable.

— Ah ! Mon Dieu ! regrettable ! dis-tu ! mais c'est épouvantable qu'il faut dire. Cette pauvre Mme Schack a été victime de son excessive confiance. Quand je pense qu'elle a reçu l'assassin, ce Melan sous son toit ! Avec un peu plus de prudence, elle ne l'aurait pas admis chez elle

et le crime ne se serait pas produit. J'ai la ferme conviction qu'Yvonne lui aura révélé que Mme Schack gardait chez elle des sommes considérables. Sur quoi, il aura été pris du désir de s'en emparer...

— C'est là une supposition à laquelle il ne faut pas se livrer, Marie.

— Je m'y livre pourtant, dit-elle. Ah ! comme je hais cet homme !

— Il ne faut pas haïr, Marie, dit Dubois avec un sourire plein d'une divine bonté.

— Je ne peux pas penser à cet homme sans ressentiment. Nous avons eu, tous deux, trop à souffrir de lui pour que je puisse lui pardonner.

Dubois la regarda avec un hochement de tête et lui dit doucement :

— Marie, il ne faut pas être rancunière.

— Je ne le suis pas, non plus, en général, mais dans le cas présent, il m'est impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'oublier que ce misérable a pu essayer de précipiter dans le malheur, un homme aussi bon et aussi noble que toi.

— Marie, laisse de côté ces vieilles histoires, il est tout à fait inutile de s'en souvenir. Cela ne pourrait qu'altérer notre bonne humeur et, ce soir, à la veille de notre mariage, ce serait dommage. Si tu savais, c'est à peine si je peux attendre jusqu'à demain. Je crois que cette nuit, je ne vais pas me coucher, car je ne pourrais pas m'endormir. Je suis agité par une foule de douces pensées.

Elle lui répondit par un sourire plein d'une joie béate.

— Alors, tu es vraiment heureux ?

— Comment ne le serais-je pas. Mais énumère-moi, veux-tu, les détails d'organisation, du programme de demain.

Alors, lentement, pieusement elle commença à dépeindre ce que serait, d'après elle, cette journée qu'elle prévoyait si belle.

— Voilà : Tu viendras me chercher chez moi à neuf heures... puis nous irons en voiture jusqu'à la banque et nous y prendrons l'argent. Nous devons être à onze heures à la mairie, c'est à cette heure là que j'ai convoqué les témoins... et nous nous présenterons devant le maire un quart d'heure plus tard. Il nous faudra bien être là un quart d'heure en avance, et ce ne sera même pas beaucoup, car il faut que je te présente à tous les invités que tu ne connais pas du tout.

« Aussitôt après, nous retournerons à la maison où tante Charlotte nous servira un lunch avec toutes sortes de bonnes choses : petits fours, liqueurs, champagne, que sais-je encore ! Ce sera la conclusion de mon programme, tu pourras commencer à mettre le tien à exécution. Mais, au fait, quel est-il, ton programme ?

— Oh ! ma petite Marie ! il n'est pas bien long à développer, mon programme ! Je n'ai qu'un désir : voir les invités s'en aller le plus tôt possible. Après quoi, il y aura les inévitables embrassements de la bonne tante Charlotte avec quelques larmes, très peu, espérons-le. Et, alors, nous prendrons rapidement le chemin de la gare du Nord et... en voiture pour Bruxelles. Les premiers temps de notre séjour, nous vivrons tranquillement tous les deux, sans nous soucier de personne. Ce sera une belle lune de miel. Par la suite, nous serons obligés de rendre visite à mes frères, mais nous ne nous presserons pas d'aller les voir. Es-tu contente de ce programme ?

Lorsqu'il avait fait la connaissance de Marie, il lui avait fait croire qu'il avait deux frères à Bruxelles et que ceux-ci jouissaient là-bas de magnifiques situations. Cela donne toujours confiance, s'était-il dit. Bien souvent des questions sur les membres de sa famille étaient ve-

nues le décontenancer, mais aujourd'hui il se sentait en veine de traiter cette délicate affaire dans le détail.

Ce récit, issu tout entier de son imagination féconde arracha Marie à ses tristes pensées. Depuis huit jours, la mort de Mme Schack n'avait cessé d'obséder son esprit, et, cette diversion qu'il provoqua en parlant de ses frères eut pour résultat d'éviter à la jeune fille de revenir sur un sujet qui n'aurait guère été agréable pour le fiancé.

Il était minuit lorsqu'ils sortirent du café.

— Il est très tard, dit Dubois en consultant sa montre, je ne vais sûrement pas me coucher cette nuit, car je n'en ai pas envie. D'ailleurs je n'ai pas encore commencé de préparer mes bagages pour le voyage.

— Alors, rentre tout de suite chez toi, mai, je vais rentrer en tramway, décida Marie.

En proposant cela, Marie venait au devant de ses désirs.

Pourtant il n'en laissa rien paraître et il fit semblant, au contraire, d'avoir beaucoup de peine à renoncer à l'accompagner jusque chez elle.

Mais Marie, dans l'intérêt même de son fiancé, tint à ne pas abandonner sa proposition.

— Eh ! bien tant pis, dit-il, enfin, comme à regret. Il ne faut pas contrarier les femmes. C'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous séparons, demain, à cette heure-ci, nous roulerons ensemble et nous serons sur le chemin de notre bonheur.

Et, après avoir dit ces mots, il s'inclina, et ce qu'il n'avait jamais fait encore, il lui baisa la main.

— Quel homme charmant ! pensa-t-elle en s'éloignant.

L'impatience de voir luire enfin l'aube de ce jour si beau, le plus beau de sa vie ; l'empêcha longtemps de dormir.

Toutes ses pensées allaient à cet homme qui était tout pour elle.

Les yeux grands ouverts dans les ténèbres, elle rêva de la vie qu'elle allait mener, en compagnie de ce mari si bon ! Elle sourit doucement à cette existence pleine de bonheur et d'amour...

Le lendemain matin, à l'heure convenue, Dubois vint la chercher.

Bras dessus bras dessous, ils sortirent de la maison ; mais contrairement à ce qu'aurait souhaité Marie, le soleil ne brillait pas, il pleuvait à verse.

— Nous allons prendre une voiture, dit la jeune fille.

— Oui, naturellement. Reste ici sous cette porte cochère, Marie, je vais aller en chercher une.

Il ouvrit son parapluie et partit en courant, Marie le suivit des yeux. Pour l'important événement du jour, il s'était habillé avec une élégance raffinée. Mais une chose manquait à son heureux ensemble : il n'avait pas de chapeau haut de forme. Il était cependant d'usage d'en mettre un à l'occasion d'une cérémonie aussi importante !

Marie ne savait que penser de cela.

Cinq minutes plus tard, dans la voiture, elle lui demanda :

— Henry, comment se fait-il que tu ne portes pas de chapeau haut de forme ?

— Excuse-moi, Marie, je n'ai pu me résoudre à le mettre, ce genre de chapeau me va si mal.

— Ah ! je ne m'attendais pas à cela, dit-elle, en l'examinant longuement.

— Je suis comme cela, Marie ? Je tiens aussi, Marie, à ne pas paraître démesurément grand à côté de toi.

Elle eut un petit rire amusé.

— Tu as raison. Déjà, sans haut de forme, tu me dépasses de deux hauteurs de tête. Mais, dis-moi, tu ne

peux pourtant pas aller à la cérémonie religieuse avec ton vieux chapeau de tous les jours.

— Non, naturellement pas, dit-il, j'y ai déjà réfléchi, je possède un chapeau haut de forme, que j'ai confié, avant de venir, à un chapelier, afin qu'il me le repasse. La boutique se trouve à quelques pas de la mairie. Puisque nous avons beaucoup de temps devant nous, il me sera facile d'aller le reprendre avant la cérémonie civile et, ainsi, je pourrai, pour cette solennité, me présenter selon les usages protocolaires.

Marie se sentit complètement rassurée et dit avec reconnaissance :

— Ce sera très gentil, à toi, Henry, car il convient de ne pas choquer les invités. On ne sait jamais ce qu'ils peuvent penser de vous.

La voiture s'arrêta devant la banque.

Dubois aida sa fiancée à descendre et tout en continuant de la tenir par le bras, il la conduisit vers la banque.

Mais dans le halle d'entrée, il s'arrêta et lui demanda :

Préfères-tu que j'attende ici que tu aies réglé cette affaire ?

— Non, je tiens à ce que tu sois avec moi, je te remettrai l'argent aussitôt.

— N'éprouves-tu pas une certaine gêne à l'idée de me confier cet argent, demanda-t-il sur le mode ironique.

— Non, non, pas la moindre gêne, il t'appartient comme à moi, Henry, dit-elle avec assurance.

Il lui serra le bras amicalement.

— Il faut qu'il en soit ainsi, Marie, ce qui t'appartient m'appartient également et inversement, ce qui est à moi est à toi.

Elle sourit avec bonheur.

Elle s'approcha fièrement de la caisse. Dans la bar-

que tous les employés la connaissaient depuis de nombreuses années.

Elle présenta son fiancé au caissier qui la payait et lui expliqua que la cérémonie aurait lieu dans quelques heures.

L'employé le félicita et Dubois, tout en empochant consciencieusement les trente billets de mille francs, le remercia aimablement.

Cependant, il éprouvait une certaine difficulté à faire pénétrer tout cet argent dans la poche de son veston.

Marie qui le regardait amoureusement, s'aperçut qu'il avait déjà dans sa poche une liasse, non moins volumineuse de billets.

— Tu as donc réalisé ton capital, demanda Marie.

— Oui, répondit-il et, avec précipitation, il retira de la poche de son veston, cette somme qu'il ne pouvait y introduire et la mit négligemment dans celle de l'intérieur de son pardessus.

Ils avaient à peine quitté la banque, qu'un monsieur qui se trouvait près de la caisse, se baissa et ramassa deux billets que, dans son trouble, Dubois avait laissés échapper. Il les tendit au caissier en disant :

— Ces billets appartiennent au monsieur qui vient de sortir avec une dame. Peut-être pourriez-vous envoyer tout de suite un groom derrière lui pour les lui rapporter.

— Ce n'est pas utile, répondit l'employé, je sais qui est ce monsieur et lui enverrai cet argent par la poste. Je vous remercie de votre obligeance.

Il plia les deux billets.

— Deux mille francs, dit-il au client.

Celui-ci sourit et répliqua avec indifférence :

— Cela ne m'intéresse pas, je n'ai pas envie de toucher une récompense.

Et il ajouta en souriant :

— Vous pourrez la garder pour vous, si vous voulez et... si l'on vous en donne une. Car il y a beaucoup d'ingrats sur terre !

Le caissier le remercia encore une fois, puis il prit une enveloppe, dans laquelle il déposa les billets, et écrivit dessus le nom : « M. Dubois. »

.....

Il n'était que dix heures et demie lorsque Marie et Dubois arrivèrent devant la mairie.

Dubois descendit, paya le chauffeur et lui donna l'ordre de se retrouver à cet endroit une heure plus tard.

— Nous arrivons beaucoup trop tôt, fit remarquer Marie.

— Oui... mais cela vaut mieux ainsi, il faut que j'aille chercher mon haut de forme.

Spontanément Marie s'écria :

— J'y vais avec toi !

Mais cette explosion joyeuse d'une femme curieuse de voir son fiancé coiffé solennellement, fut la cause d'une petite déception. Dubois, d'un ton assez sec, lui répondit vivement :

— Ce n'est pas possible Marie, tu ne peux pas venir, il pleut trop. Ta belle robe serait dans un état épouvantable. Monte tout de suite dans la grande salle et attends moi ; je ne serai pas long.

Il la quitta sur ces paroles.

Après une attente de quelques instants, Marie vit

arriver les premiers témoins. On se salua, Marie fit quelques présentations et excusa son fiancé qui était sorti quelques instants pour effectuer un petit achat.

— C'est sûrement ce monsieur que nous avons rencontré dans l'escalier, en entrant au vestiaire de la mairie, dit l'un d'eux à ses compagnons.

— Sans doute, il avait l'air très bien.

— Je ne sais pas, il ne me plaît pas du tout.

Ils s'approchèrent de Marie qui patientait, assise sur une chaise, et la saluèrent fort civilement.

— Nous sommes venus très tôt, expliqua l'un des invités, regardant autour de lui s'il n'y avait pas un siège disponible.

Mais les banes qui faisaient tout le tour de la salle, étaient complètement garnis et il n'y avait pas une seule chaise ; les deux nouveaux venus firent une petite moue de désappointement.

Marie leur conseilla alors :

— Demandez donc une chaise à un employé de la mairie. On a été chercher la mienne dans la salle voisine.

— Nous attendrons qu'il y ait de la place, répondit l'un des deux hommes, qui se nommait Lubier.

Ils vinrent se mettre auprès de la fenêtre et s'appuyèrent contre les vitres.

Marie éprouva une certaine satisfaction à les voir s'éloigner, car elle se serait sentie parfaitement incapable, à cet instant, d'entretenir une conversation mondaine. Une seule chose existait pour elle : son bonheur, son immense bonheur ! Ce sentiment débordait en elle et lui faisait craindre de perdre toute contenance vis-à-vis de ses invités.

Elle ne s'intéressait qu'à ces couples qui prenaient place sur les banes de la mairie et attendaient le grand événement, aussi visiblement gênés qu'elle l'était elle-même. Les uns venaient en chuchotant à voix basse,

d'autres se contentaient de se serrer les mains en silence.

Mais tous partageaient ce sentiment qu'on lisait clairement dans leur regard : l'espérance d'un avenir heureux.

Marie avait cette impression que le bureau froid et nu de la mairie devait être tout imprégné d'une merveilleuse atmosphère de bonheur et d'amour.

L'impatience de voir Henry revenir grandissait en elle de plus en plus.

Chaque fois que la porte de la salle s'ouvrait, elle tournait vivement la tête, les yeux pleins d'espoir. Mais c'était chaque fois pour elle la cause d'une nouvelle déception lorsqu'au lieu de Dubois, elle voyait entrer une silhouette inconnue. La pauvre Marie était sur des charbons ardents.

L'attente commençait à se prolonger péniblement.

Elle consulta sa petite montre. Elle disait onze heures juste.

Que faisait-il donc ? Sûrement le chapeau n'était pas encore prêt et il lui aura fallu attendre que le repassage fut terminé. Cette réflexion parvint à la calmer pendant quelques minutes.

Les aiguilles de sa montre avançaient lentement. Marie ne les quittait des yeux que pour tourner un regard plein d'inquiétude dans la direction de la porte.

Onze heures... onze heures cinq... onze heures dix...

A la pensée qu'elle allait être appelée devant le maire dans cinq minutes, elle fut prise d'une soudaine inquiétude.

Elle tenait maintenant sa montre dans sa main et ne quittait plus des yeux l'inexorable marche des aiguilles sur le cadran.

M. Lubier s'avança.

— L'heure est déjà passée, mademoiselle, il va être grand temps que votre fiancé arrive.

— Il doit arriver incessamment, répliqua-t-elle d'un ton extrêmement nerveux.

Indifférente à tout ce désordre, la petite aiguille de la montre avançait, avançait toujours, elle était maintenant presque sur le quart... et Henry n'était pas encore là.

L'huissier de service apparut et appela :

— Monsieur Dubois... Mademoiselle Lejeune.

Nerveusement, Marie se leva et lui dit :

— Veuillez, je vous prie, appeler le couple suivant, mon fiancé n'est pas encore là.

— En effet, dit l'homme jovialement, vous êtes obligée d'attendre, mademoiselle.

Marie revint s'asseoir et concentra son regard sur la porte. Henry ne venait toujours pas !

L'impatience de la pauvre fiancée se muait maintenant en affolement.

Si seulement je lui avais demandé le nom de son chapelier... pensa-t-elle. Je pourrais prier l'un de ces messieurs d'aller le chercher. Il aura sûrement oublié que la cérémonie a lieu à onze heures un quart.

Le couple qu'elle avait fait passer devant elle, ressortit : ils étaient mariés.

L'employé de la mairie rappela de nouveau leur nom et elle fut de nouveau obligée d'aller le retrouver et de lui dire que son fiancé n'était toujours pas arrivé.

Elle sentait que tous les assistants la regardaient et c'était à peine si elle osait lever les yeux.

On appela un autre couple. Le jeune homme et la jeune fille entrèrent. Un instant après ils ressortirent de la salle et s'en allèrent, mariés devant la loi. Cependant, pour Marie, cet enchantement d'amour et de bonheur

qui s'opérait dans cette salle avait cessé. Le charme était rompu pour la pauvre fiancée.

L'inquiétude était devenue torture et elle se sentait à peine la force de refouler ses larmes.

Elle se rendit auprès de ses témoins qui attendaient non moins impatiemment qu'elle.

— Comment expliquez-vous la conduite de votre fiancé ? demanda Lubier, il n'a pourtant pas pu oublier que la cérémonie devait avoir lieu à onze heures un quart. Et tirant sa montre du gousset il annonça impitoyablement :

— Il est exactement midi.

Comme une confirmation, l'horloge de l'église voisine égrena les douze coups de midi !

Le dernier couple entra.

— Qu'allons-nous devenir lorsque ces personnes ressortiront, insinua l'invité, si votre fiancé n'est toujours par là ?

Marie, affreusement pâle, répondit par un long regard de détresse.

— Je ne sais comment expliquer son retard, dit-elle après un moment de réflexion, il doit lui être arrivé quelque chose, peut-être a-t-il été victime d'un accident ? je ne peux supposer autre chose.

— Ah ! n'allez pas supposer une chose pareille, mademoiselle. Où est allé votre fiancé ? demanda Lubier, je ne demande pas mieux que d'aller le chercher.

— Il a été chercher son chapeau haut de forme qu'il avait laissé chez le chapelier pour faire donner un coup de fer.

— Chez quel chapelier ?

— Voilà ce que je ne sais malheureusement pas, dit-elle désespérée. Mon fiancé m'a seulement dit que la maison se trouvait dans le quartier, tout près d'ici.

— Alors, je vais bien trouver la boutique.

Marie le remercie de son obligeance et il sortit.

A ce moment, l'employé de la mairie s'approcha d'elle et lui demanda :

— Votre fiancé n'est toujours pas arrivé ?

Elle lui répondit négativement et ajouta que l'un des témoins venait de sortir pour essayer de le retrouver.

L'huissier l'écouta avec un flegme de vieux fonctionnaire, et il répondit tranquillement :

— Allons ! tant pis, attendez qu'il revienne... espérons qu'il vous ramènera votre fiancé.

Il y avait dans ces dernières paroles une légère ironie qui n'échappa point à Marie et qui eut pour effet de la mettre hors d'elle. L'huissier ricanait sous cape.

— Quel sale individu pensa-t-elle, je dirai à Henry qu'il ne lui donne pas un sou de pourboire !

Mais il ne lui fut pas possible de mettre à exécution sa petite vengeance car M. Lubier revint... mais seul.

— Mes recherches n'ont malheureusement donné aucun résultat. Je suis allé dans les trois chapelleries qui se trouvent dans cette rue et j'ai demandé si l'on avait vu M. Dubois, mais personne ne le connaissait.

Etonnée, Marie hocha la tête.

— C'est une chose que je ne comprends pas, dit-elle.

Les invités convinrent qu'il y avait là un impénétrable mystère, mais ils ne manifestèrent aucune envie d'attendre qu'il s'éclaircit.

— Il est midi et demi, dit M. Lubier, la mairie sera fermée à une heure.

L'huissier revint alors auprès de Marie.

— Le dernier mariage vient d'être célébré ; je crois qu'il n'y a aucune raison d'attendre plus longtemps.

Les témoins se montrèrent du même avis.

— Nous perdons notre temps ici, remettez la cérémonie à demain.

Marie resta indécise.